

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 12.50

Non, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Valenciennes... 15 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

ROUBAIX, 6 JUILLET 1879

La Chambre a abordé aujourd'hui la discussion de l'article 7 du projet Ferry...

Il faut toujours en revenir à un fait qui n'est pas possible de contester...

On regardait autrefois la LIBERTÉ comme garantie des droits des citoyens...

La liberté, selon les républicains d'aujourd'hui, c'est le droit pour le parti qui est momentanément le plus fort...

Ainsi l'entendent MM. Jules Ferry, Paul Bert, Deschanel, Spuller, etc. qui se bornent à développer les formules célèbres de M. Gambetta...

Cette manière de comprendre la liberté explique toute la politique des républicains...

La liberté, ou l'autocratie de l'Etat, c'est tout pour eux; l'Etat maître de la conscience...

M. Louis Blanc, en le voit, était bien dans l'esprit des républicains modernes...

C'est au nom de cette théorie que les républicains suppriment aujourd'hui la liberté de l'enseignement...

La liberté de l'enseignement, c'est, pour eux, le pouvoir de faire enseigner uniquement et exclusivement leurs opinions...

Rien de plus arbitraire, de plus oppressif, en effet, de plus attentatoire à l'inviolabilité de la conscience...

M. Paul Bert a affirmé de la manière la plus brutale, la suprématie que les républicains entendent exercer sur les consciences...

Cette formule naïve dans son impudence, comme les déclarations d'un individu persécuté sur le projet de créer une classe de citoyens...

Une religion dont les dogmes et la morale sont contrôlés, fixés, par des hommes qui ne croient ni à Dieu, ni à l'âme, ni à la vie future...

Quant à l'enseignement, la liberté sera la même: il y aura désormais une science officielle, de laquelle il ne sera permis à personne de s'écarter...

Il n'est plus permis, sous le gouvernement des républicains, d'établir que le moyen-âge n'a jamais été ce que les romans révolutionnaires prétendent...

C'est là ce qu'ils appellent façonner les générations à leur ressemblance. Et l'on peut juger ce que seront les générations façonnées à l'image de M. Jules Ferry...

Cette politique semble absurde pour qui considère les choses de sang-froid; et elle l'est en effet. Ce sont là néanmoins les conséquences, l'application de ce système de monopole réclamé par l'esprit de parti.

C'est pour assurer ce monopole, qui doit être pour les républicains un instrument de despotisme qu'ils revendiquent les « DROITS DE L'ETAT »...

Un gouvernement d'Etat, dit le principe est jugés dignes d'un logement séparé, le menu fretin ramassé dans le coup de filet quotidien.

Car, on chante beaucoup dans ces enfers, et un poète qui en ferait « le séjour des remords » pousserait la fiction un peu loin.

Ceux qu'on y enferme appartiennent à des catégories sociales plus élevées, ou bien sont inculpés de crimes assez graves pour que l'isolement soit nécessaire.

M. Louis de Gentilly avait donc tous les titres possibles à cette triste faveur. Aussi, depuis son entrée en prison, n'avait-il vu que le chef de la sûreté et les gardes qui étaient venus le chercher pour le conduire chez le magistrat chargé de l'instruction.

Sa surprise et son émotion furent très-vives, quand, après avoir entendu grincer les verrous de la porte qui venait de se refermer sur lui, il se trouva en face de son père.

Le vieillard lui ouvrit ses bras et le serra contre son cœur, pendant que le geôlier se retirait.

Ce moment d'effusion fut court. M. Lecoq savait qu'il n'avait pas de temps à perdre et il eut la force d'embrasser ses carresses paternelles pour entamer l'entretien qui devait décider du sort de son fils.

Un léger bruit l'avertit que le chef de la sûreté était aux écoutes dans la salle voisine.

la liberté illimitée, la négation de l'Etat, dans le sens ancien du mot. À revendiquer le monopole; à dominer les intelligences, à fixer des doctrines et des sciences officielles, obligatoires, dont les citoyens ne devront pas s'écarter, sous peine d'être privés de leurs droits.

Nos amis ont perdu là une belle occasion de contraindre nos adversaires à avouer leur impuissance, à confesser qu'ils ont horreur de la liberté parce qu'ils sont des hommes de parti, et que leur politique n'étant qu'une politique de parti ne peut supporter la liberté.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

La droite sénatoriale le comprendra et n'hésitera pas, nous en avons la certitude, à tenter tout ce qui dépendra d'elle pour faire comprendre la gravité de la situation aux « modérés » du Sénat et pour les entraîner à repousser des projets aussi contraires à la logique et à la raison qu'à la justice la plus élémentaire, à la paix sociale et aux intérêts les plus pressants de la France.

J. BOURGEOIS.

Les expédients de la fin

Il ne nous plaît pas d'invoquer — comme on l'a fait souvent avec délices — l'opinion de l'étranger; mais, tout en éprouvant une extrême mortification à entendre les jugements que l'on porte au dehors sur nos pouvoirs publics, nous ne pouvons point n'en pas tenir compte.

Il est en fait une véritable question de cabinet. S'il avait demandé simplement et résolument aux Chambres, comme une grâce, ce transfert, — que disions-nous? — il n'aurait eu qu'à se présenter devant elles.

Et il en est ainsi de grandes choses aux petites! On nous répète que nous n'avons la République que depuis le 30 janvier dernier. Soit! bien que nous estimions, nous, que nous l'avons depuis bientôt dix ans.

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

« Gouverner avec ses nerfs » est d'une langue politique excellente. Nos compliments au Français qui a traduit, par cette expression, la note du communiqué... italien!

plus certain, un vieil adage latinier: « Tu te fâches, tu te tortilles, s'applique merveilleusement à ces circonstances. Et l'on peut affirmer, à coup sûr, que, lorsque l'on se laisse aller à gouverner avec ses nerfs, on ne sait plus, comme on dit, ou donner de la tête. Il n'y a plus de règle que le caprice du moment. On se lance, sans réflexion, sans mesure, dans ce que nous venons d'appeler « les expédients de la fin ».

Par exemple, M. Jules Ferry, par son projet de loi qui, visant plus haut que les les congrégations non autorisées, est — de l'aveu de son rapporteur! — le commencement d'une guerre acharnée contre l'Eglise, a cédé à ses nerfs. La liberté de conscience et la liberté d'enseignement content dans toutes les veines de la France. C'est folie de s'y attaquer! Et qui le demandait? M. Jules Ferry a voulu faire quelque chose, soit pour détourner les esprits, soit pour montrer que ses passions irréligieuses n'étaient pas éteintes. Mais, en rompant en visière aux croyances de ses concitoyens, il a manqué de hardiesse et de vue.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

La droite sénatoriale le comprendra et n'hésitera pas, nous en avons la certitude, à tenter tout ce qui dépendra d'elle pour faire comprendre la gravité de la situation aux « modérés » du Sénat et pour les entraîner à repousser des projets aussi contraires à la logique et à la raison qu'à la justice la plus élémentaire, à la paix sociale et aux intérêts les plus pressants de la France.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

Il n'y a pas seulement de la liberté des catholiques, mais de l'avenir, mais du salut de notre pays.

et certainement la plus impérieuse! Or, il parait que, cette année, — comme les années précédentes, — le budget sera renvoyé au mois de novembre. On le votera, aux approches des étrennes, en dix séances. Et vogue la galère! Ne vaut-il pas mieux — en hallucinés de la cour des Miracles! — dissenter sur les droits de l'Etat, sur la Compagnie de Jésus, sur le divorce, etc.? Les Chambres ont « leurs nerfs ». Ces « nerfs » leur disent qu'il faut — pour assurer leur omnipotence — garder barre sur M. Jules Ferry, comme autrefois sur le maréchal de Mac-Mahon. Et l'on fait autre chose que de défendre les principes sur lesquels repose l'ordre social. — Le jury de la Seine lui a répondu, hier, de main de maître! — Jusque dans ces détails, il laisse faire « ses nerfs ». Ses maudits « nerfs » sont si surexcités qu'ils ne lui permettent plus de voir que ses ennemis sont ceux qu'il épargne, tandis que, s'il suivait les avertissements de ceux qu'il frappe, il serait plus maître de sa pensée et de sa main. — On dira: — « un gouvernement n'est pas perdu pour n'avoir pas obtenu une condamnation en Cour d'assises! — C'est vrai. Mais c'est là — l'histoire de ce siècle le montre victorieusement! — un des plus fâcheux symptômes du discrédit qui marque le pouvoir au moment où il le menace ruine.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

« Ah! c'est là la grande question! Il n'y a que des expédients de la fin! Ils clament, en chœur, le désarroi et la détresse. « Mais, répond-on, que mettra-t-on à la place? » Nous n'avons pas, pour le moment, à satisfaire cette curiosité. C'est l'argument *in extremis*, que l'on entend de toutes parts, lorsque le navire fait eau; mais parce que les masses ne voient pas, pour parler familièrement — au bout de leur nez, « ce que l'on mettra à la place, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien. Le pouvoir ne reste jamais vacant. Qu'on se rassure! Et le jour où « on verra » — pour nous servir d'un autre terme que l'on emploie dans ces circonstances, — la chose sera faite. D'ailleurs — ce qui n'est pas! — n'y eût-il rien, cela ne ferait pas qu'un édifice, qui s'effondre du sommet à la base, puisse rester debout.

que celles qu'inspirent les périls de cette vie passagère et transitoire: « Mon Dieu je vous donne mon cœur, mais vous, donnez-moi la foi. Sans foi, il n'est point d'ardentes prières, et prier est un besoin de mon âme. Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous me permettiez de les franchir. Je vous prie non pour que vous désarmiez mes ennemis, mais pour que vous m'aidez à me vaincre moi-même.

« Et daignez, ô Dieu, exaucer mes prières: conservez à mon affection les gens qui me sont chers. Accordez-leur des jours heureux, si vous ne voulez répandre sur cette terre qu'une certaine mesure de joies; prenez, ô Dieu, la part qui me revient, et répartissez-la parmi les plus dignes et que les plus dignes soient mes amis. Si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi.

« Le malheur est converti en joie par la douce pensée que ceux que l'on aime sont heureux.

« Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère: Je me réjouis et ceux que je chéris mille fois plus que moi sont en train de souffrir.

« Pour moi, ô Dieu, plus de bonheur, je le fais, enlevez-le de ma route. La joie, je ne la plus trouver que dans l'oubli du passé. Si j'oublie ceux qui ne sont plus, on m'oubliera à mon tour; et quelle triste pensée que celle qui vous fait dire: le temps efface tout.

« La seule satisfaction que je recherche est celle qui dure toujours, celle que donne une conscience tranquille.

« O mon Dieu, montrez-moi toujours où se trouve mon devoir, donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

« Arrive au terme de ma vie je tournerai sans crainte mes regards vers le passé. Le souvenir ne sera pas pour moi un long remords. Alors je serai heureux.

« Faites, ô mon Dieu, pénétrer plus avant dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts sont les témoins de toutes mes actions.

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées plus intimes ne me feront jamais rougir. »

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 7 JUILLET — 51 — LA VIEillesse DE MONSIEUR LECOQ Par M. F. DU BOISGOBEY PREMIÈRE PARTIE M. LECOQ se décroche I. M. Lecoq suivit son introducteur et Pié-douche vint en serre-file. Le personnel avait changé depuis le temps où le vieux chercheur de pistes hantait la préfecture, et il n'y eut à le reconnaître que le greffier et un gardien. Après de brefs pourparlers avec le chef, le gardien fut chargé de conduire M. Lecoq à la cellule portant le n° 19. Elle était située à gauche, dans une grande salle dallée et vitrée, dont l'aspect était assez gai. On dirait la grande chambre d'un habillé transatlantique, entourée de cabines. Seulement, les passagers qui occupent ces cabines n'en sortent jamais pour aller prendre l'air sur le pont. Il y a aussi au Dépot une salle commune où on entasse les voyageurs d'entrepont, c'est-à-dire les misérables qui ne sont pas

jugés dignes d'un logement séparé, le menu fretin ramassé dans le coup de filet quotidien. A ceux-là, on jette chaque soir des matelas où ils se couchent pêle-mêle, et on permet le jour la causerie et les chants. Car, on chante beaucoup dans ces enfers, et un poète qui en ferait « le séjour des remords » pousserait la fiction un peu loin. On est moins joyeux dans les cellules. Ceux qu'on y enferme appartiennent à des catégories sociales plus élevées, ou bien sont inculpés de crimes assez graves pour que l'isolement soit nécessaire. M. Louis de Gentilly avait donc tous les titres possibles à cette triste faveur. Aussi, depuis son entrée en prison, n'avait-il vu que le chef de la sûreté et les gardes qui étaient venus le chercher pour le conduire chez le magistrat chargé de l'instruction. Sa surprise et son émotion furent très-vives, quand, après avoir entendu grincer les verrous de la porte qui venait de se refermer sur lui, il se trouva en face de son père. Le vieillard lui ouvrit ses bras et le serra contre son cœur, pendant que le geôlier se retirait. Ce moment d'effusion fut court. M. Lecoq savait qu'il n'avait pas de temps à perdre et il eut la force d'embrasser ses carresses paternelles pour entamer l'entretien qui devait décider du sort de son fils. Un léger bruit l'avertit que le chef de la sûreté était aux écoutes dans la salle voisine. — Mon cher Louis, commença-t-il d'une voix ferme, tu n'es plus ici devant des

agents, ni devant un juge: tu es seul avec moi. Je suis convaincu, je n'ai pas besoin de te le dire, que tu es victime d'une méprise. Explique-moi. Parle sans te troubler, et ne me cache rien. Le jeune homme pâlit. Ses traits se contractèrent. Evidemment, il se livrait dans son âme un violent combat entre des sentiments opposés, et il lui fallut faire un effort sur lui-même pour répondre: — Je n'ai rien à l'apprendre, père; tu sais de quoi on m'accuse. Tu dois savoir comment je me suis défendu, puisque tu es vu ceux qui m'accusent. Stupéfait de cette déclaration, M. Lecoq recula de deux pas et s'écria: — Ai-je bien entendu? Est-ce que je deviens fou? Quoi! tu es esou le coup d'une accusation qui peut te mener à l'échafaud, d'une accusation qu'un mot de toi peut mettre à néant... et ce mot, tu refuses de le prononcer!... quand nous sommes seuls... quand tu n'as plus à craindre qu'une réponse irréfléchie soit mal interprétée! — J'ai essayé de me justifier, je n'y ai pas réussi. Je n'essaierai plus. — Mais tu veux donc te perdre? Tu veux donc me faire mourir de douleur et de honte! Qui te pousse à te suicider, à tuer ton pauvre père? N'est-tu pas heureux? N'es-tu pas aimé? — Je l'étais, dit Louis d'une voix sourde. — Crois-tu donc que tu ne l'es plus? as-tu donc oublié que je ne vis que pour toi?... que tu as une fiancée... — Thérèse... vous l'avez vue?

— Oui, je l'ai vue. Elle est accourue chez moi ce matin avec sa mère. Les pauvres femmes ont passé une horrible nuit. Mais je les ai rassurées... ce n'était pas difficile, car elles ne croient pas, elle ne croient jamais que tu es un assassin... et je leur ai promis que je te ramènerais ce soir à Boulogne... elles t'attendent... Louis tressaillit et baissa la tête pour cacher ses larmes. — Tiens! reprit chaleureusement le vieillard, qui sentait qu'il avait touché juste, Mlle Lecoq compte si bien que tu vas être remis en liberté qu'elle m'a dit en riant: Je serai si heureuse de le revoir que je n'aurai pas le courage de le gronder, mais il faudra qu'il m'explique pourquoi il portait sur son cœur un portrait de femme. — Elle vous a dit cela? elle vous a parlé de ce portrait? — Oui, et je suis sûr que tu n'auras pas de peine à calmer sa jalousie, car tu ne connais pas cette Anglaise qu'un scélérat a poignardé, pas plus que tu ne connais l'homme qu'on a assassiné dans le pavillon de la rue de l'Arbalète... Est-ce que tu fréquentes des femmes galantes et des négociants débauchés, toi qui adores une jeune fille pure, et qui, depuis trois mois, passes ta vie chez sa mère, bien loin de cette tour de Nesle du quartier Moutfard... Est-ce que tu sais seulement où est la rue de l'Arbalète? — Têrèse ne me pardonnera jamais, murmura Louis au lieu de répondre à cette apostrophe sinistre. — Tu te tais! s'écria le malheureux père. Tu n'as donc pas pitié de moi... de ta fian-

cée... Tu ne vois donc pas que tu me désespères!... — Dieu lit dans les cœurs. Dieu me jugera. Je n'ai rien à dire pour ma justification que ce que j'ai déjà dit. — Ainsi tu persistes à affirmer que ce portrait ne t'appartenait pas... qu'il a été mis à ton insu dans ton portefeuille? — Oui. — Alors, qu'allais-tu faire à la Morgue... déguisé? — Une sottise curieuse m'y a poussé. Et, comme je ne voulais pas qu'on me remarquât dans la foule, j'ai mis de vieux habits pour y aller. — Cela peut se soutenir dit M. Lecoq, frappé de l'assurance avec laquelle son fils s'exprimait depuis un instant. Mais... ces cartes qu'on a trouvées chez toi... ces cartes étalées sur une table... dans une cachette... — C'est un souvenir, répondit le jeune homme après avoir un peu hésité. — Un souvenir! que signifie?... — Oui un souvenir... d'Allemagne. A Heidelberg, où j'étais étudiant, je m'étais épris, tu le sais, de la fille d'un docteur en théologie. Nous passions de longues heures ensemble... elle aimait à faire des patientes... pour savoir si nous nous marierions... le jour où je dus lui